

Préambule

Le mois de juillet 1976 fut particulièrement chaud. Assise en terrasse devant la gare de Nevers, je sirotais mon second citron pressé tout en guettant la voiture de Pascal qui, ayant chanté la veille aux Sables-d'Olonne, devait me récupérer pour descendre avec Jean-Pierre, notre fils de huit ans, vers le Périgord, où nous devions passer une quinzaine de jours de vacances.

Je remarquai vaguement deux véhicules noirs se suivant et s'arrêtant devant la gare. Deux hommes descendirent du premier. De face, je reconnus Pierre Bérégovoy saluant celui que je voyais de dos. Lorsqu'ils se séparèrent, je vis François Mitterrand, qui se dirigea vers les guichets de la gare, prit un billet et, d'un pas tranquille, alla acheter des journaux.

Pascal et moi l'avions rencontré quelquefois au début de la campagne pour les élections présidentielles de 1974. Puis, ayant organisé un spectacle donné à l'occasion du 14 Juillet à Château-Chinon, faisant pendant à celui de Giscard sur

les Champs-Élysées, nous avons été invités à sa table lors d'un déjeuner offert à ses soutiens. Depuis, nous l'avons croisé à deux ou trois occasions, avons échangé quelques courriers, mais je ne m'étais pas trouvée face à lui depuis près de deux ans.

Tandis qu'il faisait les cent pas en attendant son train, il passa devant moi. Je n'osai pas bouger. Lorsqu'il passa à nouveau, il me jeta un bref regard, puis me dévisagea plus attentivement à son troisième passage. Je me levai alors pour le saluer et il s'arrêta en souriant :

— Bonjour, je savais bien que je vous connaissais, mais vous avez quelque chose de changé, non ?

Je m'étais fait couper les cheveux...

— Mais c'est amusant cette coïncidence, que faites-vous ici, toute seule ?

Je lui expliquai la raison de ma présence et, regardant sa montre, il me dit qu'il avait un autre train dans une heure et qu'il pouvait donc me tenir compagnie en attendant l'arrivée de Pascal. Il s'assit à ma table, commanda un Perrier et j'entamai mon troisième citron pressé...

Cet homme était tout de même premier secrétaire du Parti socialiste et chef de l'opposition. Et il était là, tranquillement, en train de me poser des questions sur notre vie à Paris. Il me demanda combien j'avais d'enfants et je lui parlai de mes deux aînées, Catherine et Nathalie, que j'avais déposées la veille à Beaune chez mes parents, avec qui elles devaient faire un voyage autour de la Méditerranée.

J'aperçus bientôt Pascal qui se garait un peu plus loin. Je courus vers lui :

— Pascal, tu ne croiras jamais avec qui je suis !

Un peu abasourdi, il s'assit avec nous.

— Alors Pascal, pas trop dur, la route, avec cette chaleur ? Et ça s'est bien passé votre concert ?

François réussissait à nous mettre à l'aise. Il parla à Jean-Pierre des grottes des Eyzies, où je lui avais dit que nous comptions passer une journée, le petit étant passionné de préhistoire.

Pascal raconta une anecdote qui nous amusa beaucoup. En quittant l'hôtel ce matin-là, il était tombé sur deux gendarmes à moto qui lui avaient fait impérativement signe de se garer. N'étant coupable d'aucune infraction, il avait baissé sa vitre, s'appêtant à protester. En fait, ils voulaient simplement... lui demander des autographes !

— Avez-vous beaucoup de galas cet été ? Et passerez-vous à un moment dans les Landes ?

Les contrats ne se bouscuaient pas trop, d'autant moins depuis la campagne de 1974 : les artistes qui avaient soutenu Mitterrand étaient plutôt bannis des radios et émissions de télévision. Mais ne voulant pas l'avouer, Pascal parla d'un gala à côté de Bordeaux...

— Mais c'est parfait ! Margit, avez-vous de quoi écrire ? Je vous note mon numéro de téléphone à Latche... C'est à côté de Soustons... Appelez-nous début août et venez déjeuner à la maison après le 12 : avant, nous avons Monique et Jack Lang, qui dorment là un soir. Danielle sera ravie de vous recevoir. Là, je dois vous quitter, cette fois-ci je ne peux pas rater mon train.

Et c'est ainsi que débuta l'histoire...

Dans la voiture, plutôt que de plaisanter comme à l'habitude avec Pascal et Jean-Pierre, j'étais un peu perdue dans

mes pensées. J'étais troublée. Par quel incroyable hasard Pascal et moi avions-nous décidé de nous retrouver à mi-chemin, devant cette gare choisie parmi d'autres sur la carte, au moment même où François Mitterrand allait prendre un train pour Paris ?

Quel signe du destin me mettait à nouveau sur la route de cet homme que j'admirais, contrairement à ma famille qui le vouait aux gémonies ?

Cette nouvelle rencontre n'était peut-être pas tout à fait le fruit du hasard. Comment deviner qu'elle marquerait le début de quelque chose d'important dans ma vie, quelque chose qui allait bouleverser le chemin tout tracé par ma famille de la bourgeoisie bourguignonne, que j'avais pourtant laissée choir pour épouser un artiste ? Mais même ce virage à 360 degrés ne m'avait pas préparée à ce qui allait suivre...

Une histoire de famille

Mon père, Pierre Ponnelle, était à Beaune un négociant respecté en grands vins de Bourgogne.

Avant la guerre, il voyageait beaucoup à l'étranger pour visiter les représentants de la firme.

En 1931, lors d'un de ses voyages à Dresde en Allemagne, il fut invité par son hôte à une représentation du dernier spectacle du créateur de *La Veuve joyeuse*, Franz Lehár, *Le Pays du sourire*, opérette qui rencontrait un énorme succès.

Assis au premier rang, il remarqua particulièrement l'une des principales comédiennes, Trude Reiter. Après le spectacle, il la croisa par hasard (ou pas...) dans un restaurant où la troupe soupait. Lorsqu'elle se rendit au vestiaire, il l'aida à mettre son manteau et... ce fut le coup de foudre ! Mon père la surnomma aussitôt Mia.

Au bout d'une semaine, rentré à Beaune, il annonça à sa famille son intention de leur présenter bientôt sa future épouse.

À l'époque, les Ponnelle faisaient partie de ceux qui se nommaient, sans rire, « la noblesse du bouchon » et l'annonce de mon père fut jugée inacceptable... Ses parents mirent leur veto absolu à ce projet, au point que mon père démissionna et partit sur-le-champ pour Paris, où la jeune femme le rejoignit, après avoir cassé sans hésitation son contrat avec le théâtre.

Mia débarqua à la capitale sans parler le français. Elle était née en Hongrie à Budapest. Son père, Emil, était directeur de théâtre et acteur réputé, tout comme Fanny, sa femme. Ils étaient proches de grands compositeurs comme Gustav Mahler et Jacques Offenbach. Mes grands-parents avaient eu l'idée novatrice de donner des représentations gratuites dans des usines, faisant ainsi découvrir aux ouvriers les textes de grands auteurs comme Shakespeare. La famille vivait à l'époque en Allemagne.

Mia ne pouvait alors pas savoir ce qui rapprochait déjà les deux familles : Lazare, le père de son futur mari, était un grand ami de Richard Strauss, qui séjournait souvent dans sa maison de Beaune, où il composa plusieurs de ses symphonies. Un petit clin d'œil du hasard...

Pierre et Mia se marièrent en présence de leurs seuls témoins et fêtèrent cette journée dans un petit caboulot au bord de l'eau, à Joinville-le-Pont. Mon père m'en a parlé quelquefois, s'amusant du contraste avec ce qu'aurait été un mariage en grande pompe à Beaune. Mais je n'ai jamais ressenti chez lui la moindre amertume.

Il fut bientôt engagé, grâce à Marcel Bleustein-Blanchet, le fondateur de Publicis, à Radio-Cité, où il noua des relations amicales, entre autres avec Edith Piaf, l'humoriste Pierre Dac et également Joséphine Baker. Il suivit pendant plusieurs années le tour de France et commenta de grands matchs de rugby, sport qu'il adorait.

Mon frère, Jean-Pierre (oui, nous avons donné ce même prénom à mon fils !) naquit en 1932 et je suivis en 1936. Ma mère se plaisait beaucoup à Paris, où elle commença très vite à apprendre notre langue. Mon père, lui, recevait régulièrement, par la poste, les menus des grands dîners offerts par ses parents à l'Abbaye, leur superbe propriété beunoise. Ma grand-mère espérait sans doute lui faire ainsi regretter sa vie d'avant...

Mais après le décès de son père, juste avant la déclaration de la guerre, papa accepta de revenir à Beaune et de prendre la direction de la société. Nous nous sommes installés à l'Abbaye, dans une dépendance de la propriété. Qu'a dû penser sa mère, quand papa commença à jouer au rugby avec ses ouvriers... ?

La famille et la bonne société de Beaune accueillirent maman avec une grande froideur : elle était étrangère et surtout, quel scandale, théâtrale !

Je suppose que, comme dans les romans d'André Maurois ou de François Mauriac, maman a beaucoup souffert de l'atmosphère pesante qui régnait alors dans les petites rues silencieuses, entourées des hauts murs bordant les propriétés des familles où il fallait se faire accepter, ce qu'elle réussit cependant au prix de grands efforts, qui lui firent finalement adopter, par moments,

un comportement aussi étriqué et petit-bourgeois... Elle ne manquait pourtant pas de tempérament, et sa jalousie infondée entraîna des scènes mémorables où les noms d'oiseau fusaient régulièrement... Elle a même poursuivi papa plusieurs fois dans la maison !

La guerre éclata. À l'arrivée des Allemands, nous dûmes quitter l'Abbaye, occupée par des officiers de la Wehrmacht. L'un d'entre eux n'était autre que l'ancien représentant de la firme en Allemagne ! Il a fallu faire de la place, pour nous et ma grand-mère, dans les bureaux de papa, propriété des religieuses voisines. Les caves du couvent nous abritèrent à chaque alerte aérienne. Je me souviens que j'adorais ces nuits où maman m'enveloppait d'une couverture et où l'on attendait, parfois des heures, en écoutant les chants des bonnes sœurs, à la lueur vacillante des bougies. Les enfants ont une perception du danger bien différente des adultes...

C'est ainsi que, tombant sur les cadavres de deux soldats français au lendemain de l'invasion, je demandai à maman avec une curiosité naïve, pourquoi l'un d'eux avait la tête à côté de son corps...

Au cours des années suivantes, j'accompagnai mon frère et quelques copains à vélo pour faire le tour des fermes alentours et ramener quelques œufs, un peu de lait ou un morceau de beurre.

Un jour d'été, passèrent au-dessus de nous plusieurs avions dans un fracas infernal ; nous nous sommes jetés dans le fossé pour assister de loin au bombardement de la gare de triage de Chagny... et nous trouvions superbes les gerbes de feu qui ne tardèrent pas à s'élever, éclairant violemment les wagons...

En revanche, je repense avec effroi au jour où, rentrant de l'école, je vis le fils de notre épicier sauter d'une voiture de la Gestapo dans l'espoir fou d'embrasser sa maman, qui lui tendait les bras sur le devant de sa boutique. Les hommes en manteau de cuir l'abattirent devant nous, d'une rafale de mitraillette dans le dos... Il avait dix-huit ans...

Aujourd'hui encore, je reste émue quand je passe devant la plaque commémorative apposée à cet endroit.

Mon père, lui, avait déjà rejoint le tout premier réseau de résistants de Bourgogne. Il s'absentait souvent, mais j'ai le souvenir de certains dimanches où nous allions déjeuner chez un cousin à Arnay-le-Duc, moi dans une remorque derrière la bicyclette de papa, sans savoir que sous la couverture sur laquelle j'étais assise étaient cachés des journaux interdits, dont *Combat*.

Comme il écoutait Radio-Londres sans doute un peu trop fort, papa fut dénoncé quelques semaines avant la libération de Beaune. Je me souviens de lui, sac au dos, nous embrassant à la hâte, grimpant à l'échelle qui menait au grenier, pour s'échapper par le vasistas peu avant que les Allemands ne cognent à la porte. Heureusement, maman parlant couramment leur langue, elle réussit à inventer une excuse valable à l'absence de mon père. Ils quittèrent les lieux après avoir fouillé partout, même dans mon petit lit où je me réveillai, aveuglée par la lumière de leur lampe torche braquée sur mon visage.

Comme tout le monde, nous souffrions des difficultés pour nous nourrir. Maman faisait pousser des endives dans

un bac de sable à la cave et j'ai gardé à vie un dégoût pour les salsifis et les topinambours.

À l'école, il y avait peu de chauffage et tous les matins, en sabots de bois fourrés de paille, nous apportions à tour de rôle, dissimulées sous nos longues pèlerines bleu marine, des bûches pour le poêle de notre classe, censé nous apporter un peu de chaleur.

En 1942, on manquait de tout. Les lunettes que je fus obligée de commencer à porter étaient comme le reste, purement utilitaires et manquaient de toute esthétique. C'est sans doute pourquoi j'ai été complexée toute ma jeunesse et ai toujours manqué de confiance en moi. Je n'ai jamais oublié mon surnom à l'école : « la binoclarde ».

Après la fuite de papa, nous sommes restés cachés chez une vieille cousine dans le village d'Aloxe-Corton. En septembre 1944, maman apprit que les troupes françaises, conduites par le général de Lattre de Tassigny, approchaient de Beaune. Nous sommes aussitôt partis à pied à travers les vignes pour rejoindre la maison de commerce où nous avons retrouvé mon père, offrant à boire aux libérateurs, bientôt rejoints par l'armée américaine.

Aujourd'hui encore, je me souviens de John, ce grand GI blond, qui nous jeta, à mon frère et à moi, du haut de son camion, des tablettes de chocolat cranté. Une découverte pour la petite fille de huit ans que j'étais... De là, sans doute, mon indéfectible amour pour le Toblerone.

Peu après la fin de la guerre, mon père fut contacté par les autorités pour se rendre en Allemagne, en zone d'occu-

pation française. Nous l'y avons rejoint au bout de quelques mois, assis dans le train sur les caisses contenant tout ce que nous emportions.

La radio Südwestfunk était installée dans un ancien hôtel sur les hauteurs de Baden-Baden. À notre arrivée, papa nous attendait sur le quai, en uniforme de commandant, ce qui m'a beaucoup impressionnée.

Nous avions tout un étage pour installer notre appartement et une école était réservée aux enfants français. L'époque restait difficile, et maman me faisait tailler des jupes ou des robes dans ses anciens vêtements. Nous avions encore des tickets de rationnement. Certaines employées de la radio se tricotaient des sacs ou des ceintures avec les chutes de bandes magnétiques...

Dans ma classe, je devins amie avec la fille du général Arnaud, Marie-Hélène. Elle devint plus tard l'un des mannequins préférés de Coco Chanel.

C'est au collège, quelques années plus tard, que mon frère et moi avons sympathisé avec Jean-Claude Brialy, dont le père était militaire et peu enclin à favoriser les projets de son fils, qui, déjà, rêvait d'être acteur.

Nous recevions à la maison les grands artistes venus se produire au casino de la ville, tels Zizi Jeanmaire et son mari Roland Petit, Yves Montand, Serge Lifar, Gérard Philippe...

Mes parents assistaient régulièrement à des concerts de musique classique et devinrent proches d'Arthur Honneger, d'Olivier Messiaen ou encore de Pierre Boulez.

En 1949, deux jours avant mon anniversaire, une annonce à la radio nous glaça le sang : l'avion Paris-New-

York s'était écrasé. Ce fut la panique... Nous savions que papa le prenait, en compagnie de la célèbre violoniste Ginette Neveu, une amie de la famille. À bord se trouvait également le grand amour d'Edith Piaf, le boxeur Marcel Cerdan. Le téléphone sonna : papa était au bout du fil. Il avait raté l'avion. Il était tombé en panne d'essence. Les autres passagers n'avaient pas eu cette chance...

Lorsque mon frère eut passé son bac, il partit pour Paris sous le prétexte d'y faire des études de philosophie. En réalité, il passa plus de temps dans l'atelier du peintre Fernand Léger et à La Grande Chaumière qu'à la fac. Il fit également la connaissance de Jean Cocteau, qui l'encouragea vivement à persévérer. Son talent de peintre s'affermi durant ces deux années et, de retour à Baden, il rencontra un jeune compositeur allemand d'une vingtaine d'années, Hans Werner Henze, qui lui confia le décor et les costumes de son premier ballet, puis de son premier opéra, *König Hirsch*. Ce fut un immense succès pour tous deux et le début de la carrière de Jean-Pierre, qui se mit bientôt à la mise en scène, puis aux décors et costumes. Il fut vite internationalement considéré comme l'un des artistes majeurs dans le monde de l'opéra.

Il collabora des années au Festival de Salzbourg avec Herbert von Karajan et des chanteurs comme Plácido Domingo, Kiri Te Kanawa, Luciano Pavarotti.

Il travailla également souvent avec Daniel Barenboim et avec pratiquement tous les grands artistes lyriques.

Maman a évidemment suivi avec passion la carrière de son fils, sur qui elle reporta naturellement le manque de la scène qu'elle avait dû ressentir depuis son mariage.

Elle a assisté à toutes ses premières, dans le monde entier. Son caractère volcanique n'a pas toujours facilité sa relation avec les proches de mon frère et lui-même, mais j'ai retrouvé chez elle des valises pleines d'articles de journaux, avec toutes les critiques parues, en France comme à l'étranger.

Pour elle, je suis sans doute toujours restée la gentille et sage petite fille, dont on attendait uniquement un joli mariage et de beaux enfants. Mais cela ne me dérangeait guère, car j'avais une grande admiration pour mon frère et n'ai jamais ressenti la moindre jalousie.

À l'école, je manquais un peu de maturité, ayant un an d'avance en troisième. Mon prof de lettres me l'a bien fait sentir en me disant, moqueur :

— Ponnelle, vous serez tout juste bonne à garder les vaches !

J'ai alors voulu purement et simplement arrêter l'école. Maman m'a poussée à redoubler. Je décrochai finalement un 19/20 en version latine et une mention au bac, au grand dam de mon prof de troisième... Quelle tête il a dû faire en voyant que j'avais également obtenu le premier accessit au concours général d'allemand !

Cependant, je rêvais de m'inscrire à l'Institut des hautes études cinématographiques (Idhec), prestigieuse école de formation aux métiers du cinéma. Mais pour cela, il fallait séjourner à Paris et mon père, qui souffrait de n'avoir pu faire d'études supérieures, tenait à me voir prendre sa succession dans la firme. Il me poussa donc à faire des études de droit, ce que j'acceptai finalement pour lui faire plaisir et surtout pour acquérir un peu de liberté. Je m'inscrivis donc à la

faculté de droit de Strasbourg, où mes parents me louèrent une chambre chez l'habitant.

Je passai trois heureuses années dans cette belle ville. J'appris à organiser ma vie entre les études et un petit boulot à la bibliothèque universitaire, obtenu grâce à mon professeur de droit pénal, Jacques Léauté, dont je suivais les cours avec admiration, d'autant plus qu'il défendait déjà l'abolition de la peine de mort. La vie me conduira bien plus tard à le croiser de nouveau, lorsqu'il prendra la direction de l'Institut de criminologie de Paris. Ce job d'étudiant me permit de m'offrir quelques sorties, dont les bals étudiants où venaient se produire Sidney Bechet, Louis Armstrong, Lionel Hampton ou Duke Ellington. J'avais enfin des lunettes à la mode et les garçons me regardaient avec intérêt. Je m'étais fait des amis et nous passions les soirées à refaire le monde, en avalant des saucisses à la moutarde et des *Zwiebeltorten* (tartes à l'oignon), délicieuses spécialités alsaciennes.

C'est également à Strasbourg que je commençai à m'intéresser à la politique. Un peu par contestation des idées réactionnaires et xénophobes de certains membres de ma famille. Certains allaient jusqu'à soutenir publiquement l'OAS ! Mon cousin Louis faisait exception et nous sommes restés très proches.

De mon côté, je fréquentais plusieurs étudiants étrangers, dont Mohsen Limam, venant de Tunisie et qui fut comme un frère pour moi. Il deviendra plus tard secrétaire d'État dans son pays et disparaîtra dans un accident d'avion, en Russie. J'avais également un camarade syrien, toujours très

distingué, qui partageait généreusement avec nous tous les fruits confits et gâteaux envoyés par sa mère.

Côtoyer des horizons différents m'a ouvert l'esprit... Je commençai à lire la presse de gauche et un jour, j'assistai à une conférence de Pierre Mendès France. Ce fut une révélation... Le style de son discours et les idées porteuses d'espoir qu'il défendait m'ont marquée durablement.

Au cours d'un bal étudiant, je fis la connaissance d'un jeune homme dont je tombai vite amoureuse. Il était juif et me fit connaître très vite sa famille, qui me reçut chaleureusement. Mais lorsque je parlai de lui à la maison, je sentis l'inquiétude de mes parents à l'idée d'une éventuelle liaison. Ils m'emmenèrent alors visiter Florence, cette merveilleuse ville d'Italie où je suis retournée avec plaisir à plusieurs reprises. Mais cet été-là, au lieu de montrer ma joie de découvrir ces monuments et cette architecture exceptionnelle, je leur ai gâché le séjour en faisant continuellement la tête, pour me venger qu'ils m'aient emmenée de force.

Nous avons terminé les vacances à Beaune et je tournais en rond. J'étais surveillée, sans argent de poche pour téléphoner et la serrure de la porte fermée le soir à double tour.

Mon amoureux proposa de venir rencontrer mes parents, prétexte pour passer un moment tous les deux. Mais sur le quai de la gare, mon père lui lança :

— Vous avez dix minutes ! Pas une de plus !

Nous eûmes à peine le temps de nous parler que déjà, il repartait par le train suivant.

Une amie parisienne faisait la liaison entre nous deux et un soir, je remplis une petite valise de quelques affaires

indispensables et de mes papiers. Dans mon sac, tout l'argent économisé à Strasbourg depuis des mois. Je savais que le dernier train pour Paris partait vers minuit. Je souhaitai bonne nuit à mes parents, puis regagnai ma chambre, inquiète parce qu'il me semblait que maman m'avait regardée bizarrement. Je jetai ma valise par la fenêtre et descendis l'escalier pieds nus pour ne pas le faire craquer. J'avais laissé la porte-fenêtre de la cuisine entrouverte et me glissai dehors. Marchant dans l'herbe, je gagnai la petite porte à l'arrière du jardin. L'ayant doucement refermée, je glissai la clé dans la boîte aux lettres et me mis en route, pas rassurée et légèrement en retard. Sur le boulevard, je fis signe à un camion qui s'arrêta aussitôt et le chauffeur accepta de me déposer à la gare, tout en me déclarant que je n'étais pas très prudente. Une fois mon billet acheté, je gagnai le quai, pas très fière de moi, et montai dans le train presque vide.

Personne ne m'avait suivie, j'étais libre.